

La

Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XVII

Québec, 5 août 1905

No 51

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 801. — Les Quarante-Heures de la semaine, 801. — La retraite ecclésiastique, 802. — Grand congrès international de chant d'église, 802. — Nouvelles de Rome, 802. — Le denier de Saint-Pierre et les Canadiens-Français des Etats-Unis, 803. — La vraie langue universelle, 810. — Le paupérisme intellectuel, 815. — Bibliographie, 815.

Calendrier

— o —

6	DIM.	b	VIII apr. Pent. et 2 d'août. Transfiguration de N.-S. J.-C. <i>Kyr</i> -des d'bls. II Vêp., mém. du suiv., du dim. et de S. Donat, [évêque et martyr.]
7	Lundi	b	S. Cajétan, confesseur.
8	Mardi	tr	SS. Cyriac, Large et Smaragde, martyrs.
9	Merc.	b	(Vigile). S. Alphonse de Ligori, évêque et docteur. (2). (Anniversaire du couronnement de Pie X.)
10	Jendi	r	S. Laurent, diacre et martyr, 2 cl. avec octave.
11	Vend.	r	Ste Philomène, vierge et martyr.
12	Samd.	b	Ste Claire, vierge.

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

6 août, N.-D. du Perpétuel-Secours. — 8, Couvent de Lévis. — 10, Asile Sainte-Brigitte, Québec. — 11, Saint-Léon de Standon.

La retraite ecclésiastique

— o —

C'est demain soir, dimanche, que s'ouvrira au Séminaire la première retraite du clergé.

Comme il a été annoncé déjà, le R. P. Lalarde, S. J., sera le prédicateur de nos deux retraites ecclésiastiques.

Grand Congrès international de chant d'église

— o —

A la suite des décisions de S. S. Pie X sur le chant d'église, la Commission pontificale chargée des éditions grégoriennes du Vatican a manifesté le désir de voir se réunir en Congrès tous les musiciens que leurs fonctions appellent à s'occuper du chant d'église. Ce Congrès se réunira à Strasbourg, sous la direction du Dr Wagner, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), les 16, 17 et 18 août. Un Comité international de préparation au Congrès comprend un grand nombre de sommités européennes en matière de chant ecclésiastique tel que Dom Pothier, président de la Commission pontificale ; Mgr Perosi, directeur de la chapelle Sixtine ; le Dr Habert, directeur de l'Ecole de musique sacrée de Ratisbonne, etc.

Les *langues officielles* admises au Congrès pour les communications scientifiques ou pratiques sont le *latin*, le *français*, l'*allemand*.

Nouvelles de Rome

— o —

Pie X a envoyé au czar une lettre autographe lui exprimant sa grande satisfaction de l'invitation adressée aux évêques catholiques de formuler leurs desiderata, relativement aux réformes à introduire en faveur de l'Eglise catholique. Il remercie, en outre, Sa Majesté Nicolas II pour son ukase accordant la liberté du culte. Sa Sainteté dit son espoir qu'une nouvelle ère de paix et de tranquillité s'ouvrira pour l'Eglise catholique en Russie.

— On sait que chaque année, à l'occasion de la fête de saint Pierre, le Souverain Pontife fait frapper une médaille commé-

morative. Elle porte toujours à l'envers l'effigie du Pape régnant avec l'année de son pontificat ; au revers la mention de l'un des faits les plus importants de l'année.

La médaille de 1905, qui est la seconde du Pontificat de Pie X, porte d'un côté l'effigie de Sa Sainteté avec les mots : « Pius X, Pont. Max. Anno II. » Au revers sont gravées les images des saints Gérard Majella et Alexandre Sauli, canonisés en décembre dernier, avec cette inscription : « A. Sauli et G. Majella Sanctorum honor. decreti. »

Le denier de Saint Pierre et les Canadiens-Français des Etats-Unis

Malgré la longueur du document qui suit, et que nous lisons dans la *Tribune* (22 juillet 1905), de Woonsocket, R. I., nous voulons lui donner place dans nos pages. Car jamais, croyons-nous, nos compatriotes établis aux Etats-Unis n'ont fait une entreprise aussi honorable pour le nom canadien-français que celle dont il est question dans cette pièce.

Voulant, en effet, répondre d'une manière digne au cri de détresse financière venu du Vatican, ils se sont proposé de faire une contribution annuelle de quarante mille piastres au Denier de Saint-Pierre, et dans ce but ils ont créé une puissante organisation destinée à réaliser leur dessein généreux.

A notre sens, cette initiative extraordinaire fait pendant à la nôtre de jadis et qui aboutit à l'envoi de plusieurs bataillons de zouaves pontificaux pour la défense du pouvoir temporel.

Honneur donc à nos frères des Etats-Unis, toujours canadiens-français et catholiques ! Et puisse leur œuvre admirable de secours au Saint-Siège réussir au gré de ses fondateurs !

Nous avons déjà annoncé à nos lecteurs la formation de la Société franco-américaine du Denier de Saint-Pierre.

Il a fallu un travail d'une couple de mois pour compléter l'organisation, et tout préparer pour la perception des fonds qui devra se faire pendant les mois d'octobre, novembre et décembre.

Jusqu'ici la société n'a reçu que de précieux encouragements.

Les sociétés nationales suivantes faisant affaires aux Etats-Unis ont généreusement répondu à l'appel et promis leur

concours : la Société des Artisans canadiens-français de Montréal, l'Alliance nationale de Montréal, l'Association canado-américaine de Manchester, N. H., l'Union des Sociétés canadiennes-français de l'Ouest, les Chevaliers de Jacques-Cartier d'Amérique du Rhode-Island, les Chevaliers de Saint-Louis du Connecticut et l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique qui est la fondatrice de l'œuvre.

Voilà pour les sociétés fédératives.

Un appel a été lancé cette semaine à toutes les succursales des Sociétés que nous venons de nommer et à toutes les sociétés franco-américaines locales du pays

Voici le texte de la proclamation qui a été adressée à ces sociétés :

CHERS COMPATRIOTES,

Le 26 avril 1905 a été organisée à Woonsocket, R. I., à l'instigation du Bureau général de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique et avec le généreux concours des directeurs de l'Association canado-américaine de Manchester, N. H., une association qui sera connue sous le nom de « Société franco-américaine du Denier de Saint-Pierre. »

Cette société est placée sous le haut patronage et la direction immédiate de Son Excellence le Délégué apostolique pour les Etats-Unis de l'Amérique du Nord qui lui a donné, dès le début, sa haute approbation.

Son but est de recueillir des fonds pour aider à l'œuvre du Denier de Saint-Pierre déjà établie dans les paroisses, mais sans intervenir avec cette organisation qui relève de l'autorité diocésaine. Il s'agit de fournir aux catholiques franco-américains un moyen pratique de prouver leur fidélité à l'Eglise et de répondre à l'appel spécial qui a été fait, le 2 janvier 1905, par le Pape, aux catholiques d'Amérique en faveur de la caisse pontificale.

La société a été organisée par un comité spécial composé du Rév. M. F.-X. Chagnon, de Champlain, N. Y., un vétéran de nos luttes nationales, et de l'hon. Philippe Boucher, ex-député de Woonsocket, R. I., le premier, directeur spirituel, le deuxième, trésorier général de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, agissant d'après les instructions du Bureau général de

l'Union Saint-Jean-Baptiste réuni en assemblée régulière à Woonsocket, les 24 et 25 janvier 1905.

Une délégation composée du Rév. M. F.-X. Chagnon, de Champlain, N. Y., et de M. J.-L.-K. Laflamme, directeur de la « Tribune » de Woonsocket, fut chargée de se rendre auprès de Son Excellence Mgr Diomède Falconio, Délégué apostolique à Washington, D. C., afin d'en obtenir une approbation pour la nouvelle société.

Nous sommes heureux de vous dire que cette approbation lui a été donnée et qu'elle a été suivie de l'adhésion de plusieurs évêques de la Nouvelle-Angleterre.

Le document qui accompagne cette lettre contient une copie de la lettre d'approbation de Mgr Falconio, de même que copie de la résolution adoptée par le Bureau général de l'Union Saint-Jean-Baptiste et le plan d'organisation de la Société du Denier.

La Société franco-américaine du Denier de Saint-Pierre se compose d'un « Grand Comité » qui s'est réuni à Woonsocket le 26 avril dernier et qui a élu les officiers suivants :

BUREAU DE DIRECTION : Rév. E. Marcoux, chapelain, Fitchburg, Mass. ; Hon. Philippe Boucher, président, Woonsocket, R. I. ; Joseph Franceur, vice-président général, Manchester, N. H. ; Alexandre Belisle, trésorier, Worcester, Mass. ; J.-L.-K. Laflamme, secrétaire, Woonsocket, R. I.

Vice-présidents d'Etat — Dr C.-H. Boucher, de Central Falls, pour le Rhode Island ; Dr A.-O. Baribault, de New Haven, pour le Connecticut ; M. l'avocat Jos. Bélanger, de Cohoes, pour New-York ; Dr C.-E. Tremblay, de Manchester, pour le New-Hampshire ; Dr A.-H. Bellerose, de Rutland, pour le Vermont ; M. Edouard Cadieux, de Holyoke, pour le Massachusetts ; M. Alfred Bonneau, de Biddeford, pour le Maine ; M. F.-H. Coutin, de Muskegon, pour le Michigan ; M. William Lebeau, de Chicago, pour l'Illinois.

Pendant cette assemblée, la société a reçu une nouvelle marque de faveur de la part de Son Excellence le Délégué apostolique dans le télégramme suivant :

M. PHILIPPE BOUCHER, Président,

Woonsocket, R. I.

« Je suis bien heureux d'accorder, au nom de notre Saint Père le Pape, une bénédiction spéciale à la Société franco-américaine du Denier de Saint-Pierre.

D. FALCONIO.

Délégué apostolique.

Washington, D. C., le 26 avril 1905.

Voilà la Société franco-américaine du Denier de Saint-Pierre organisée. Et les renseignements qui précèdent suffiront pour vous démontrer qu'elle étend déjà ses ramifications dans toutes les parties du pays.

Reste la mise en action de ce mécanisme qui vise à un résultat : l'action simultanée de tout l'élément franco-américain dans les Etats-Unis.

Pour arriver à cette fin, les directeurs de la Société franco-américaine du Denier de Saint-Pierre comptent sur le concours généreux de l'organisation nationale actuelle. Il faut d'abord mettre en action les forces déjà prêtes.

Nous adressons cette lettre à toutes les sociétés nationales.

On demande à toutes une souscription annuelle de 10 centins par membre et, si c'était nécessaire, la formation de comités qui se chargeront de prélever parmi les nôtres une souscription analogue.

Ces souscriptions seront remises à Notre Saint Père le Pape sous le titre suivant : « Offrande des catholiques franco-américains des Etats-Unis ». Nous traiterons directement avec Rome par l'entremise de son plus haut représentant aux Etats-Unis, le Délégué apostolique. De plus, des mesures ont été prises dans l'organisation de la société pour que chacune des sociétés nationales qui contribueront à l'œuvre ait tout le crédit de son offrande. C'est-à-dire que les noms des sociétés seront inscrits dans les registres avec, en regard, le montant de leur souscription.

C'est une œuvre spéciale qui répondra à un appel spécial du Pape, mais qui sera nôtre et dont nous aurons exclusivement le mérite.

C'est vous dire toute l'importance d'une pareille entreprise pour les nôtres. C'est aussi ce qui engage les directeurs de

l'œuvre à s'adresser avec confiance à votre généreuse et patriotique société et à lui demander son concours.

Vous connaissez déjà la condition qui est faite aux catholiques franco-américains. Vous le rappeler, ce serait remettre sous vos yeux un demi-siècle de lutte sans trêve, de travaux accomplis au sein d'innombrables difficultés, de succès chèrement achetés mais dont la renommée n'a pas encore réussi à traverser les mers.

Depuis cinquante ans et plus, les Franco-Américains organisent des sociétés, fondent des paroisses, élèvent des couvents, concentrent tous leurs efforts à parfaire une organisation qui leur fournisse enfin la tribune suffisamment élevée du haut de laquelle leur voix puisse être entendue, le piédestal digne de leur œuvre et capable de la faire voir sous son vrai jour et dans toute sa beauté.

Il y a cinquante ans qu'ils cherchent un moyen de porter jusqu'à Rome même les témoignages de leur dévouement au Saint-Siège et d'y mettre sous la protection de l'éternelle justice des princes de l'Eglise le dépôt sacré de leurs traditions nationales, ces indéfectibles gardiennes de leur foi religieuse.

De nombreuses conventions, tantôt dans l'Ouest, tantôt dans l'Est, leur ont plus d'une fois laissé entrevoir le but à atteindre, leur ont presque fourni le moyen de l'atteindre.

Après le vaillant congrès de Springfield lui-même, ils poursuivaient encore leur pensée, mais l'inactivité qui paralysait leurs bras depuis un demi-siècle allait, une fois de plus, frustrer leurs espérances quand, du Vatican, est parti l'appel aux catholiques d'Amérique mentionné au commencement de cette lettre.

La Société franco-américaine du Denier de Saint-Pierre fut fondée.

En voilà suffisamment, chers compatriotes, pour vous faire comprendre toute la portée de l'œuvre et pour engager votre patriotisme à lui accorder son concours le plus complet.

C'est une œuvre religieuse qui, dans les circonstances, prend pour nous, franco-américains, les proportions d'une œuvre nationale. Ce n'est plus une œuvre particulière, mais une œuvre à laquelle tous les catholiques Franco-Américains du pays sont appelés à contribuer.

N'est-ce pas le temps pour toutes nos organisations nationales de s'unir et de travailler d'un commun accord, de profiter de cette occasion qui est offerte à notre élément de franchir du même coup tous les obstacles qui l'ont tenu éloigné jusqu'ici des autorités vaticanes, et de mettre au service du Saint-Père cette foi enthousiaste qui a élevé, sur toute la face du pays, d'impérissables monuments d'amour et de loyauté envers l'Eglise ?

Sachons profiter de l'occasion exceptionnelle qui nous est offerte de concentrer nos forces et de donner la pleine mesure de ce que nous pouvons faire.

Certes, nous irons à Rome. Nous irons à Rome, non plus pour y porter des plaintes ou y exposer des griefs, mais pour y porter des consolations. Notre mère souffre, nous oublions notre douleur devant la sienne et, si c'était possible, soyons les premiers rendus à l'appel, fiers de prendre place au rang d'honneur dans cette joyeuse revue de la générosité catholique, heureux, nous les Français d'Amérique, de panser les blessures faites à l'Eglise par une mère patrie oublieuse de sa mission et de plusieurs siècles de « gestes » fameux pour la foi et la civilisation.

Nos frères du Canada ont donné des zouaves à Pie IX. Saisissons l'arme nouvelle rendue nécessaire par les luttes nouvelles de notre temps et donnons à notre tour des zouaves à Pie X. Relevons vivement ces drapeaux que la rage maçonnique arrache à des mains trop faibles ou que l'indifférence d'âmes pusillanimes laisse tomber.

C'est pour une œuvre comme celle-là que la Société franco-américaine du Denier de Saint-Pierre sollicite le concours actif de toutes les sociétés franco-américaines, qu'elle sollicite le concours de tous les curés franco-américains et de leurs paroisses, qu'elle sollicite le concours de tous les catholiques franco-américains du pays. Mobilisons toutes nos forces et allons de l'avant.

Nous formulons l'espoir, monsieur le président et chers compatriotes, que votre société se fera un devoir et un honneur de prendre sa part dans l'œuvre nouvelle que nous proposons à sa générosité et à son patriotisme.

Toute décision que prendra votre organisation pourra être

communiquée au secrétaire de la Société franco-américaine du Denier de Saint-Pierre.

Et nous nous soucrivons, monsieur le président et chers compatriotes, avec la plus haute considération.

Vos tous dévoués
 J.-E. MARCOUX, prêtre,
 PHILIPPE BOUCHER,
 JOSEPH FRANCOEUR,
 ALEXANDRE BELISLE,
 J.-L.-K. LAFLAMME.

Bureau de direction de la Société franco-américaine du Denier de Saint-Pierre.

Par J.-L.-K. LAFLAMME, secrétaire.
 Woonsocket, R. I.

A part les membres du Bureau de direction et les vice-présidents d'Etat dont la liste est donnée dans la proclamation qu'on vient de lire, la société se compose d'un grand comité organisé comme suit :

Massachusetts — Rév. J.-E. Marcoux, Fitchburg; Mgr J.-A. Prévost, Fall River; M. Louis-V. Beaudry, Lynn; M. Alexandre Belisle, Worcester; M. Edouard Cadieux, Holyoke; M. Elz.-H. Choquette, Lowell.

Rhode Island — Rév. C. Dauray, Woonsocket; Rév. Alph. Gratton, Pawtucket; Hon. Philippe Boucher, Woonsocket; Dr C.-H. Boucher, Central Falls; M. J.-L.-K. Laflamme, Woonsocket; Dr N.-J. Dubeau, Providence.

Maine — Rév. N. Charland, Waterville; M. Alfred Bonneau, Biddeford; Hon. F.-X. Belleau, Lewiston; Dr G. Gaudreau, Augusta.

New-York — Rév. F.-X. Chagnon, Champlain; Rév. Ed.-C. Laramée, Bedford; M. Israël Bélanger, avocat, Cohoes; Dr J.-A. Charbonneau, Keeseville.

Connecticut — Dr J.-F. McIntosh, No. Grosvenordale; Dr A.-O. Baribault, New Haven.

New-Hampshire — M. Joseph Francoeur, Manchester; Dr C.-E. Tremblay, Manchester; M. Cyrille Lamoureux, Berlin; Dr Nap. Matte, Keene; Dr Nap. Duval, Rochester.

Vermont — Rév. J.-F. Audet, Winooski; Dr A.-H. Bellerose, Rutland.

Michigan — M. F.-X. Coutu, Muskegon; M. Henri Routhier,

Ishpeming ; M. C.-C. Castanier, West Bay City ; Dr Graton, Détroit.

Illinois — M. William Lebeau, Chicago ; M. Picard, Chicago ; Dr J.-H. Roy, Kankakee.

Pour être membre de la « Société franco-américaine du Denier de Saint-Pierre », il n'y a à payer qu'une contribution de dix centins par année.

Les « Comités locaux » une fois formés devront s'efforcer de recueillir un montant égal à un sou par année, par chaque membre des familles catholiques franco-américaines de leur voisinage.

Les sociétés catholiques composées de Franco-Américains sont spécialement sollicitées de se joindre à ce travail et de favoriser l'Œuvre dans toute la mesure de leurs forces.

La vraie langue universelle

— o —
 LETTRE DU COMTE DE N... A UN AMI

Vous m'avez demandé quelques explications écrites sur notre entretien de ce matin : les voici. Inutile de revenir sur les inconvénients de la multiplicité des langues et les avantages d'une langue commune, universelle. La cause a été entendue et jugée. Chemins de fers, navires, télégraphe, téléphone, unissent chaque jour les hommes plus étroitement : le langage, la parole humaine, les sépare. C'est monstrueux, si inhumain (antihumain) que de toutes parts éclosent des systèmes nouveaux de langue universelle, pour répondre aux aspirations des peuples civilisés, comme le font le système métrique, le C. G. S. des physiciens, les nomenclatures des botanistes, des chimistes, etc. Signe des temps : la question est mûre.

Une triple solution est possible. 1. *Langue vivante*. Pour une foule de raisons, surtout d'amour-propre national froissé, on a dû y renoncer,

2. *Langue artificielle*. Solution admissible, mais on a été maladroit. Prenons comme exemple l'Esperanto, qui en France, grâce au Touring-Club, a obtenu quelques résultats. C'est que le moment psychologique était venu, l'occasion favorable, car l'Esperanto est moins une langue qu'une salade, une salade

russie de mots latins, saxons, slaves, grecs, etc. Tant qu'à faire une langue nouvelle, eût-il fallu la créer harmonieuse, symétrique, une et non disparate. Les êtres organiques ne sont viables qu'à cette condition. L'Esperanto ressemble à ces vieux manteaux rapiécés, bigarrés que l'on voit sur la Marine à Naples. Son principe est à rejeter. Ce qu'elle a de bon, elle le tient du latin. Mais alors pourquoi s'abreuver d'un ruisseau détourné, d'un égout fangeux, charriant des débris de toute sorte, au lieu de monter quelques pas et de se désaltérer à la source ? Une réflexion si naturelle nous amène aux langues mortes, fruits naturels de l'intelligente évolution humaine.

3. *Langue morte.* Solution seule pratique : sans hésiter, on a pris le latin. A Baltimore, à Limbach, à Berlin, à Rome, etc., des périodiques sont bravement à l'œuvre — malheureusement en latin littéraire, ou en latin du moyen âge, ecclésiastique, trop difficiles, l'un moins que l'autre cependant — et aboutissent... à des échanges littéraires entre professeurs, savants, ou pédants. Pas pratique, vulgarisation impossible. C'est ce qu'avait prévu le fameux docteur Colombo.

Il s'était rappelé que le latin déjà, pendant des siècles, avait formé la langue universelle (1) ; que les marins de la Méditerranée avaient jeté aux échos de la mer d'azur ses consonances harmonieuses ; que la Tamise, la Seine, le Rhin, le Nil et l'Euphrate l'avaient compris ; que les légions et les marchands de Rome l'avaient fait entendre aux extrémités du monde connu. Ce langage ne devait pas être bien difficile pour se faire aussi vite accepter de peuples barbares, sans écoles obligatoires. Le soupçon lui vint par maint passage, par mainte allusion des Anciens, que Rome parlait deux langues. Il se mit à l'ouvrage, et ce ne fut pas œuvre facile de rétablir sur ses pieds le langage populaire, le latin commercial. Les textes, évidemment, ne fourmillaient pas. Il fallut fouiller les cendres d'Herculanum et de Pompéi. Malgré tout, le but fut atteint et il se trouva

(1) A propos des avantages d'une langue universelle, voir le *Manuel du latin commercial*, du Dr Colombo. In-12, broché. 1 franc ; en cartonnage classique, 1 fr. 25 : en reliure anglaise souple, 1 fr. 50. (P. Lethielleux, éditeur, rue Cassette, 10, Paris-vi.) En vente chez tous les libraires. — Les communications de tout genre concernant cette langue doivent être adressées au secrétariat de l'Union linguistique de la Côte d'Azur, rue Raphaël, 1, Cannes (Alpes-Maritimes.)

que le latin populaire était la langue la plus simple, la plus facile du monde. Point de ces verbes déponents, qui, ressemblant aux verbes passifs, ont un sens actif ; le passif tout entier construit avec l'auxiliaire *Sum* ; l'emploi des mots les plus courts avec un sens clair, précis ; presque pas de règles et plus d'amphibologies possibles. Grâce à la règle de position inconnue du latin littéraire, ce brave Pyrrhus ne se fût pas mépris sur le sens du « . . . *Romanos te vincere* », si la Pythie avait, au lieu du grec, employé le latin commercial.

Cette langue universelle, ayant subi l'épreuve décisive de dix siècles d'usage, est d'une facilité telle qu'un élève de sixième l'écrit couramment et peut la lire comme sa langue maternelle. Quiconque a retenu quelques bribes de latin, sans avoir trop oublié la déclinaison et la conjugaison, peut, grâce au livre du docteur Colombo, écrire à l'instant même en latin commercial. Il suffit d'employer les cas suivant leur fonction (sujet ou compléments). A noter que dix millions de personnes, éparses dans le monde entier, l'élite des nations, sachant plus ou moins de latin, sont à même d'écrire incontinent en latin commercial, à le parler si l'on veut. Il n'est besoin que d'adopter la prononciation italienne, et en ce point, pas d'hésitation raisonnable entre Rome et Paris.

A qui veut bien savoir sa langue, l'étude des étymologies est nécessaire. Or, le latin commercial donne la clef la meilleure pour l'intelligence des langues néo-latines, de l'anglais aussi. Il n'est presque pas moins utile aux autres peuples, car partout la langue scientifique est latine ou gréco-latine. Le petit écolier français y reconnaîtra à chaque pas la grande loi de la persistance de l'accent tonique : *arbor, arborem* — arbre ; *marmor, marmoris* — marbre ; *camera* — chambre ; mais *calor, calorem* — chaleur ; *ardor, radorem* — ardeur ; *camina* — cheminée. Imaginons ce petit livre dans toutes les écoles. En faisant de l'étymologie, on apprend le latin commercial, et la langue universelle n'est plus un mythe, une utopie.

Notons que le latin commercial ne le cède au littéraire ni en force, ni en concision. La langue du *do ut des*, du *Veni, vidi, vici*, du *Summum jus, summa injuria*, est la langue télégraphique par excellence. On n'en saurait dire autant de l'Espéranto où la pensée, délayée, noyée sous un déluge de mots,

patauge et se heurte à des épaves de toute provenance. Ni précision, ni vigueur : du verbiage !

J'ai dit que la solution par une langue artificielle était admissible, mais à quoi bon, si l'on a autre chose, et mieux ? D'ailleurs, n'est-il pas préférable de commencer avec des millions de latinistes qu'avec des milliers d'espérantistes, dont au reste les neuf dixièmes savent plus ou moins le latin ? Et puis, quand un gouvernement, songeant par hasard à quelque chose d'utile, osera prendre l'initiative d'un congrès international à cet effet, il ne verra les obstacles s'aplanir, les objections s'évanouir que devant le latin. Les fabricants de langues artificielles s'en vont, répétant avec emphase que le latin est difficile. Bon pour celui de Tacite, mais non pour le latin commercial. On s'explique le vide fait aux comédies de Térence : tant de Romains ne comprenaient pas ! Si l'Ibère et le Celte, le Breton et le Dace parlèrent si vite le latin, c'est qu'apparemment ils ne trouvèrent pas bien terrible celui qu'on leur apportait !

Une raison extrêmement grave s'oppose invinciblement à l'adoption d'une langue artificielle. Vers 1890 triomphait le Volapük avec son million d'adeptes. Qu'est-il aujourd'hui ? Un souvenir. Et pourquoi ? Parce que, langage artificiel, arbitraire, il fut à la merci des tendances de chaque peuple, de chaque profession, qui en disposèrent arbitrairement, et l'on compta bientôt les Volapüks à la douzaine. Il en sera de même pour toute langue artificielle. Déjà les pontifes espérantistes ont jeté leur cri d'alarme : l'Allemand cherchait à faire prédominer les racines saxonnes, le Russe les racines slaves... Et pourquoi pas ? A la salade, chacun son goût. Et aussi, pourquoi pas de racines chinoises, japonaises, arabes, etc. ? Avec les langages artificiels, les pourquoi ne finissent jamais. C'est ce qu'a fort bien vu le grand congrès de 1903, à Rome, en proscrivant d'une manière absolue les langues artificielles et en adoptant le latin. Ce fait en dit long, car les nations représentées ne comprenaient pas moins que la moitié de l'Europe et presque toute l'Amérique.

Mais, disiez-vous, un langage artificiel est essentiellement susceptible d'améliorations, à preuve que ceux venus après le *Volapük*, après l'*Esperanto*, leur sont bien supérieurs, tels que la *Langue Bleue*, l'*Idiom neutral*, la *Lingua comun*, pour n'en

citer que trois. Oui, mais ces améliorations aboutissent à des langues nouvelles, multiplient ce qui devrait être diminué, et alors ? . . . Et puis, en partant du latin, base fixe, in-lestructible, du latin populaire, plus vieux, plus pur que le latin littéraire, que le grec aussi, possible que, graduellement, on puisse remonter à cette langue primitive de l'Asie, pressentie, entrevue par les linguistes, langue merveilleuse, où ne se trouvent ni exceptions, ni irrégularités, ni syllabes insignifiantes, inutiles, mais des racines monosyllabiques traduisant les idées premières, et des affixes exprimant avec clarté les différentes relations.

Nos langues modernes, quoi qu'en pense le vulgaire, produits de décomposition, difformes, monstrueux, par suite de transformations grossières, de superfétations bizarres, se sont trop éloignées de la clarté, de l'harmonie, de la richesse de la langue primitive parlée sur le plateau d'Arménie. Jadis, avant les grands travaux de linguistique, on blâmait le latin d'être synthétique, de sous-entendre le pronom, souvent ; de n'avoir pas d'article (1). On ne le fait plus, car sans contredit *veni* est préférable à *je suis venu*. Du reste, *je* se trouve dans *veni* à l'état de suffixe : *ego veni* est un pléonasme. De même l'article *ea, a*, est un suffixe dans *rosa, is*, dans *dominus* ; *Ea rosa, is dominus* offrent un sens différent ou sont un pléonasme, figure ayant sa valeur, mais que logiquement on ne doit pas prodiguer.

La question pour le moment n'est pas là. Il ne faut plus dorénavant qu'un père de famille regrette le temps employé par son fils à l'étude du latin. Si peu avancée qu'ait été cette étude, le jeune homme aura toujours appris la langue universelle. L'élève de l'école primaire arrivera au même résultat, indirectement, par les étymologies. Le latin est déjà international : il est admis officiellement au télégraphe. Les nomenclatures sont latines ou gréco-latines. On sera toujours forcé d'apprendre le latin en de nombreuses circonstances . . . Un pas de plus, et son adoption comme langue universelle met d'accord tous les faiseurs de systèmes et du coup délivre nos oreilles de la cacophonie qui, depuis quelque temps, les assiège.

Pardonnez, cher ami, ce petit mouvement. Louange et gloire

(1). Les Slaves n'en ont pas, les Scandinaves, les Roumains l'agglutinent : *huset*, la maison ; *kongen*, le roi.

à vos nobles efforts ! Nuls plus que les espérantistes n'ont fait progresser la question. L'histoire de la civilisation inscra vos noms en lettres d'or au temple de mémoire.

N.

Le paupérisme intellectuel

Il se livre aujourd'hui de grands combats dans la sphère des intelligences ; et les classes inférieures elles-mêmes participent à ces émotions. Elles réclament une place au banquet intellectuel ; elles ont le sentiment de ce qui leur manque de ce côté. De là une maladie nouvelle que j'appellerai *le paupérisme des âmes*. Qui donc y remédiera ? Voici que l'enseignement moral est devenu insuffisant. C'est la parole écrite livrée aux feuilles publiques, qui est aujourd'hui la première force du temps ; une force qui, portée sur les ailes de la vapeur et de l'électricité, va frapper ses coups aux extrémités de la terre. Or, nous ne le savons que trop, cette force est aujourd'hui au service du mal plutôt qu'au service du bien. Je viens de parcourir l'Allemagne, l'Italie et la France, et je suis effrayé de tout ce que, durant ce trajet, je voyais lire autour de moi dans les chemins de fer ! Enivrées d'erreur, affolées de passions, les intelligences sont obscurcies et les âmes perverties par ces brochures où la raison est muette et la vérité outragée. Restons-nous les bras croisés, immobiles, à contempler ce désolant spectacle ? N'irons-nous pas défendre ce grand patrimoine de la pensée que nous dispute l'ennemi ?... Est-il temps de demander s'il est nécessaire que le peuple lise quand les mauvais livres le sollicitent de toutes parts ? Il n'y a qu'une chose à faire, lui en offrir de bons. Du pied de nos montagnes, je n'ai jamais vu remonter le torrent vers les cimes : il cherche la plaine pour s'y répandre. N'essayez pas de l'arrêter, dirigez-le.

Mgr MERMILIOD.

Bibliographie

— *Exposition de la morale catholique : Le fondement de la morale — La Béatitude. Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris, durant le Carême 1903*, par E. Janvier. In-8° écu, 4 fr. (P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris VI°.)

Tout le monde a entendu parler des Conférences prêchées, durant le Carême 1903 à Notre-Dame de Paris, par le R. P. Janvier, et l'on

peut dire que la presse entière s'en est occupée. L'auditoire sans cesse grandissant sous les voûtes de la vieille basilique et l'universelle sympathie témoignée à l'éminent religieux ont trop éloquemment proclamé leur succès pour qu'il soit nécessaire d'insister.

Le problème qui s'agite dans cet ouvrage est bien, ainsi que l'orateur nous en avertit, « le problème fondamental de la morale », un des actes les plus poignants de ce drame d'inquiétude intérieure qui se joue en nous, sitôt que viennent à se poser les nécessaires questions de la voie qui y conduit.

L'Existence d'une fin dernière pour la Vie Humaine ; l'Unité de la fin dernière ; l'Objet de la Béatitude, autrement dit : la nature de cette fin dernière et son nom véritable ; *la Conquête de la Béatitude* et la *Fossibilité pour l'Homme* de l'acte béatifiant par lequel cette conquête se réalise ; enfin *l'Intégrité de la Béatitude* — telles sont les étapes que les Conférences nous font successivement parcourir, et que la plus impeccable logique imposait.

Les pages du R. P. Janvier sont l'écho fidèle du magistral enseignement de saint Thomas d'Aquin : même sûreté doctrinale, même profondeur philosophique, même appropriation des expériences humaines et des vérités naturelles aux certitudes de notre foi, même sérénité dans le mouvement général de la pensée ; et, malgré la différence littéraire des genres, une limpidité pareille dans le style, une égale simplicité dans la langue, sincère et persuasive, comme l'âme d'où elle jaillit.

Sans parler des précieux appendices qui terminent le volume, des sommaires détaillés, imprimés en tête de chaque conférence, éclairent la route, quelquefois ardue, jamais obscure et toujours largement ouverte. L'ouvrage devient ainsi un instrument de travail de premier ordre pour les esprits sérieux et particulièrement pour messieurs les ecclésiastiques.

Tous goûteront encore spécialement la *Retraite pascale* qui fait suite aux Conférences. Il y a là, sur la Fortune, le Pouvoir, la Volupté, la Science, la Gloire, — toutes ces idoles illusoire devant lesquelles nous nous obstinons à nous prosterner — une série d'enseignements aussi éloignés de l'adulation excessive que de la rigueur exagérée, où chacun voudra aller puiser comme à une source « toujours fraîche et toujours antique » parce qu'elle s'appelle : la Vérité.

Tel est le livre offert aux catholiques de notre temps, livre qui fera époque.

— REVUE DU MONDE INVISIBLE (8e année). Paraît tous les mois. — Abonnement : 12 fr. par an. DIRECTEUR Mgr E. Méric, 29, rue de Tournon, Paris.

Sommaire de la livraison de juillet :

Sous l'influence des esprits (Mgr E. Méric) — Actiou Hypnogénique de la main (Dr L. Demonchy) — Ascétisme et mysticisme (Mgr Puyol) — A propos d'un livre récent (H. Brault) — Le cas de Mme Malvina Gérard et la mentation subconsciente (M. Sage) — Le purgatoire (*suite*), (X) — Tribune de nos lecteurs.